

A la différence de *Saül* qui, écrit en 1896 et dédié au grand acteur de Max, ne fut créé qu'un quart de siècle après par Jacques Copeau au Vieux-Colombier, en 1922, *Œdipe*,

écrit en 1930, publié en 1931, fut créé en 1932 par Georges Pitoëff sur la scène du Théâtre de l'Avenue. Et, certes, le souvenir laissé par cette création est demeuré très vif, quoique, à distance, on puisse se demander si Pitoëff était bien l'homme d'un tel rôle. Ce qu'il entre d'humour, d'ironie froide et aussi de tendresse humaine dans un nouvel *Œdipe*, renouvelé de Sophocle, dans cette néo-tragédie, sobrement appelée drame d'ailleurs, mais démantelée précisément de ses couronnements supra-humains, Pitoëff le tragique, le métaphysicien instinctif, ne l'avait-il pas un peu trahi ?

Jean Vilar, le méditerranéen (né à Sète, lès « le cimetière marin »), était l'homme d'une fidélité plus intime à Gide. Lui seul pouvait rendre sensible son rationalisme néo-hellénique, son humanisme empreint de scepticisme, les restituer dans leur exacte lumière.

*Œdipe* est sans mystère : c'est Gide lui-même. Mais Gide est-il sans mystère ? On l'a trahi tant de fois que nous aimerions qu'il apparût enfin dans sa richesse, faite de contradictions résolues dans une unité profonde qui ne doit rien à l'arbitraire de tel ou tel système. Cette réplique d'*Œdipe* justement, n'est-elle pas un cri un peu amer de Gide. « De mon exemple, ils n'ont pris que ce qui les flatte, les autorisations, la licence, laissant échapper la contrainte : le difficile et le meilleur. »

Or, cette contrainte dont il nous a enseigné, en grand classique, qu'elle était la loi première de l'art, elle est d'abord la grande loi du théâtre. Dans *Œdipe*, une de ses meilleures œuvres dramatiques, Gide s'est fait de cette loi une brèche d'or, jusqu'à se priver peut-être de certains harmoniques qui font la beauté du lyrisme de Sophocle.

*Œdipe*, c'est l'homme. « Beaucoup de choses sont admirables ; mais rien n'est plus admirable que l'homme ». C'est l'épigraphe du premier acte et

il est emprunté au Chœur d'*Antigone* (2). A la vérité, il conviendrait pour être tout à fait fidèle à Sophocle de respecter le contenu intégral des deux strophes et des deux antistrophes dont ces deux vers sont l'amorce. Les derniers vers, hautement moralisateurs comme il sied, chantés par le chœur, sont aussi peu gidiens que possible. Trahissant-ils un certain conformisme de Sophocle ? Après tout, c'est possible ! Voici ces vers que je traduis librement. « Doué dans les arts pratiques d'une habileté qui passe toute espérance, l'homme oscille entre le mal et le bien, parce qu'il mélange les lois terrestres et le droit qu'il s'est engagé par devant les dieux à respecter, s'il lui arrive d'occuper un haut rang dans la cité. Qu'il en soit banni s'il en vient à faire le mal. Qu'il ne s'avise pas de partager mon foyer, ni même la moindre pensée avec moi, celui qui se conduit ainsi ! »

On le voit, par la bouche du chœur au moins, *Œdipe* n'échappe pas au jugement des hommes. Bien plus, ceux-ci, nullement intimidés, le plient à la règle commune. Dans l'*Œdipe* de Gide, le chœur, caricaturé, ne pèse pas lourd en face du héros. Celui-ci ne souffre pas d'être mesuré à aucune mesure étrangère à lui-même. Lui seul se juge, quand vient le moment d'être jugé. *Œdipe* est, si j'ose dire, assez grand garçon pour ne devoir qu'à lui-même sa morale. Attitude pleinement gidienne et difficile, lorsqu'elle évite à la fois la pose, c'est-à-dire l'hypocrisie, et la complaisance, c'est-à-dire la lâcheté.

Cette reprise d'*Œdipe* (3), quelques semaines après la mort du grand humaniste, constituait non seulement un hommage à l'homme de théâtre, mais aussi, et surtout, comme une première réparation.

(1) Théâtre Hébertot.

(2) Vers 332-333.

(3) Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault.

l'Age Nouveau (Paris)  
(Jan. 1931)